



HAL
open science

La classe “ sous le chêne ” et le pensionnat : les écoles missionnaires en Syrie (1860-1914) entre impérialisme et désir d'éducation

Chantal Verdeil

► To cite this version:

Chantal Verdeil. La classe “ sous le chêne ” et le pensionnat : les écoles missionnaires en Syrie (1860-1914) entre impérialisme et désir d'éducation. *Outre-Mers Revue d'Histoire*, 2007, 94 (354), pp.197-221. <10.3406/outre.2007.4260>. <halshs-05190442>

HAL Id: halshs-05190442

<https://shs.hal.science/halshs-05190442v1>

Submitted on 28 Jul 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

La classe « sous le chêne » et le pensionnat : les écoles missionnaires en Syrie (1860-1914) entre impérialisme et désir d'éducation

Chantal Verdeil

Citer ce document / Cite this document :

Verdeil Chantal. La classe « sous le chêne » et le pensionnat : les écoles missionnaires en Syrie (1860-1914) entre impérialisme et désir d'éducation. In: Outre-mers, tome 94, n°354-355, 1er semestre 2007. L'URSS et le Sud. pp. 197-221;

doi : <https://doi.org/10.3406/outre.2007.4260>

https://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2007_num_94_354_4260

Fichier pdf généré le 28/06/2022

Résumé

A partir des années 1860, les écoles fleurissent en Syrie. Parmi elles, les écoles des missionnaires latins sont souvent considérées comme des établissements modernes où l'on enseigne le français. Ce réseau est pourtant loin d'être homogène : s'y côtoient des écoles de résidences, organisées le plus souvent selon le modèle français, où Von enseigne les langues étrangères, et des écoles « de montagne » ou de villages plus éphémères dont la classe, parfois tenue par le curé, ne se fait qu'en arabe. Au début du XXe siècle cependant, l'enseignement du français se banalise. Partout, l'instruction religieuse et morale reste la préoccupation première de missionnaires dévoués à la création d'une société catholique.

Abstract

From the 1860's, the number of the schools flourished in Syria and among these, the schools of the latin missionary. Rather than modern schools teaching the french language as they are usually seen, these schools are quiet different according to there localisation. In the town or the burg where the missionaries were living, they followed a French model, but in the mountain or the village, they remained more often short-lived, under the hands of the priests, who taught only Arabie language. In the first years of the 20th century, the teaching French language becomes more widespread. But, the moral and religious éducation remained the first aim of missionaries who wanted to build in Orient a catholic society.

La classe « sous le chêne » et le pensionnat : Les écoles missionnaires en Syrie (1860-1914) entre impérialisme et désir d'éducation

Chantal VERDEIL *

Catholiques ou protestants, les missionnaires sont souvent considérés comme les auxiliaires fidèles des puissances européennes qui les soutiennent. L'institution scolaire s'offre comme le lieu privilégié de cette alliance : protégée et entretenue par les gouvernements européens, elle diffuse par son enseignement la langue et la culture de ses bailleurs de fonds.

Les établissements scolaires congréganistes établis dans l'Empire ottoman sont vus à travers ce prisme importé de l'histoire coloniale dont l'histoire mandataire a conforté la pertinence ¹. Ne rappelle-t-elle pas comment, pendant la première Guerre Mondiale, au moment où les chancelleries préparent le partage des dépouilles de l'Empire ottoman, plusieurs voix se sont élevées pour chanter la « France du Levant », protégée par le gouvernement français depuis les croisades (voire depuis Charlemagne), traversée par un chemin de fer construit avec des capitaux français, instruite par les missionnaires dont les 52 000 élèves « pensent en français » ². Corollaire de ce discours relayé par les diplomates et les groupes de pression qui militent pour l'attribution de la Syrie à la France, le tableau classique de l'Empire ottoman le décrivant comme « l'homme malade » de l'Europe dont la population et la culture seraient irrémédiablement engagées sur la voie du déclin, et ne devaient leur salut qu'à la bénéfique influence des puissances européennes.

Pourtant l'Empire ottoman a encouragé le développement des institutions scolaires dans le cadre de la politique de réformes qu'il a

* ATER, Université de Paris IV.

1. Cf. les journées consacrées à G. Bounoure. *Culture française et politique au Levant à l'époque du Mandat français, Colloque Gabriel Bounoure*, Aix en Provence, MSH, Iremam, Mémoires méditerranéennes, 7-9 juin 2001.

2. Michel Seurat, « Le rôle de Lyon dans l'installation du mandat français en Syrie. Intérêts économiques et culturels, luttes d'opinion », in *Bulletin d'Études orientales*, XXXI, Damas, repris in *L'État de barbarie*, Seuil, Paris, 1989, p. 173-224. Pour des exemples de publications en faveur de la domination française sur la Syrie : Henri de Brun, *France et Syrie*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1915. Paul Huvelin, *Que vaut la Syrie ?* Paris, Champion, 1921. Ce dernier auteur conclut que « comme foyer d'intellectualité, de civilisation et de moralité, la Syrie a plus de prix encore que comme foyer d'activité économique ».

entreprises afin de combler son retard par rapport aux puissances occidentales. Des études récentes ont rappelé son action en matière d'enseignement et le fonctionnement de plusieurs établissements destinés à former les futurs ingénieurs, militaires, médecins ou fonctionnaires de l'État moderne qu'il ambitionnait de devenir et à encourager l'allégeance au sultan³. Malheureusement, peu d'éléments sont disponibles sur l'action des autorités ottomanes dans les régions excentrées de l'Empire.

En Syrie, la multiplication des établissements résulte aussi d'un foisonnement d'initiatives privées : des particuliers, à l'instar du célèbre Bûtrus Bustânî ou du grand-père d'Amin Maalouf, fondent leur propres écoles⁴ ; les églises orientales ne sont pas en reste : à la fin du XIX^e siècle, on voit le P. Geraygirî parcourir la Beqa'a pour contrôler les classes financées par l'évêché grec-catholique⁵, tandis qu'à Beyrouth, Emilie Sursoq, épouse d'une des figures de la communauté grecque-orthodoxe de la ville, fonde l'École des fleurs de la Charité⁶.

Les écoles missionnaires ne pourraient-elles pas être rangées dans cette dernière catégorie ? Ce serait leur rendre un peu d'autonomie par rapport aux puissances européennes et faire justice aux objectifs qu'elles poursuivent. Car dans l'esprit des catholiques, l'école ne doit pas d'abord servir l'expansion européenne, mais renforcer les Eglises locales ce qui suppose une meilleure instruction des fidèles. Les missions protestantes poursuivent le même but : portés par l'élan du Réveil, elles travaillent à la régénération d'un christianisme perçu comme décadent. La création d'Eglises locales protestantes constituent à leurs yeux le préalable à la rechristianisation de l'Orient, dont les chrétiens orientaux revivifiés dans leur foi seront les meilleurs agents auprès des musulmans⁷. Leurs liens avec la Grande-Bretagne sont cependant moins étroits que ceux des missionnaires français avec leur gouvernement.

Cette démarche qui considère les missions pour elles-mêmes et non comme des auxiliaires dociles des politiques impérialistes s'inspire des recherches qui, il y a plusieurs années déjà, ont mis à mal l'idée d'une

3. Cf. Benjamin Fortna, *Imperial Classroom : Islam, the State and Education in the Late Ottoman Empire*, Oxford University Press, 2002. Selçuk Aksin Somel, *The Modernization of Public Education in the Ottoman Empire, 1839-1908 : Islamization, Autocracy and Discipline*, Leyde-Boston-Cologne, Brill, 2001. Le premier de ces ouvrages s'intéresse aux établissements secondaires de l'ère hamidienne (1876-1909) et s'appuie en particulier sur une étude du collège de Galatasaray fondé en 1867-1868 avec l'appui du gouvernement français. Le second scrute la politique du gouvernement ottoman concernant l'éducation secondaire.

4. Il a lui-même été formé dans l'école ouverte par le fils du curé de son village converti au protestantisme. Amin Maalouf, *Origines*, Paris, Grasset, 2004. p. 49-50.

5. 'Assâf Fawzi Sâssine, *Târikh al Beqâ' al-Ijtîmâ'î min 1860 ilâ 1914*, (histoire sociale de la Beqaa de 1860 à 1914), thèse de doctorat, Beyrouth, 1986, 304 pages, p. 48-50.

6. Jamîla Kûstâ Kûstî, *Madrâsa zahra al Ihsan*, (L'école des fleurs de la charité), Beyrouth, imprimerie grecque-orthodoxe, 1996, 239 pages.

7. Joseph Hajjar, *L'Europe et les destinées du Proche-Orient (1815-1848)*, Paris, Bloud et Gay, 1970, 362 pages, p. 40-55.

collaboration sans heurts entre missionnaires et pouvoir colonial ⁸, et ont souligné le rôle actif joué par les populations locales dans la création des établissements scolaires ⁹. L'étude du réseau d'écoles entretenues par les missionnaires latins en Syrie aboutit à des conclusions similaires. Avec les travaux récents sur le système scolaire ottoman, elle oblige à remettre en cause l'existence d'une séparation nette entre écoles européennes modernes et écoles orientales ou ottomanes traditionnelles.

Parmi les écoles missionnaires, pourquoi s'intéresser aux petites écoles de niveau primaire ? Parce que leur diversité suffit à mettre en cause la pertinence d'une école missionnaire, européenne, de langue française. Ces écoles fournissent de surcroît les gros bataillons de ces élèves francophones que la France met en avant pour justifier ses ambitions en 1919. A l'inverse des établissements plus prestigieux que sont les collèges ou les universités, elles sont restées dans l'ombre ¹⁰ ou plutôt dans la lumière que jettent sur elles les archives diplomatiques : à travers ces documents, les écoles missionnaires catholiques apparaissent comme des institutions françaises, financées par le Quai d'Orsay et dévouées à la diffusion du français. Tout autre est l'éclairage donné par les archives missionnaires conservées à Beyrouth ou à Rome ou publiées par le *Bulletin de l'Œuvre des Ecoles d'Orient*, organe de l'œuvre du même nom ¹¹. A leur lecture, se dessine un tableau moins uniforme, plus vaste et plus nuancé : s'il est porté par un unique mouvement d'expansion, le réseau des missions latines en Syrie juxtapose en effet

8. Joseph-Roger de Benoist, *Église et pouvoir colonial au Soudan français, administrateurs et missionnaires dans la Boucle du Niger (1888-1945)*, Paris, Khartala, 1987, 541 pages.

9. Elsie Bohr, « L'implantation des écoles méthodistes et catholiques au Dahomey (1854-1924) », in CREDIC, *Ecole et missions chrétiennes extérieures*, actes de la VIII^e session à Salamanque 1987, Université Jean Moulin, Facultés catholiques, Lyon, 1988, p. 37-51.

10. A Beyrouth, on peut citer le collège patriarcal grec catholique fondé en 1865. Dix ans plus tard, l'évêque maronite de la ville, inaugure le collège de la Sagesse. L'école des trois docteurs, pour les garçons, et celle des Fleurs de la charité, pour les filles, qui émanent de l'Église grecque orthodoxe ont respectivement vu le jour en 1852 et 1880. Le collège Saint-Vincent des Lazaristes de Damas vient de faire l'objet d'une thèse, Jérôme Bocquet, *Le collège Saint-Vincent des pères lazarisites de Damas. L'enseignement français en Syrie (1864-1967)*, thèse de doctorat d'histoire, Université Paris I, préparée sous la direction du professeur D. Rivet, 2002.

11. Née à la fin de la guerre de Crimée à l'initiative du baron de Cauchy, cette Œuvre a pris son essor après l'intervention française en Syrie en 1860 et s'impose, sous la houlette de son énergique président l'abbé Lavigerie, comme un des principaux pourvoyeurs de fonds des missions de Syrie. Elle recrute ses premiers membres au sein de différents cercles politiques. Les légitimistes y sont représentés par le baron Cauchy et les orléanistes par le duc de Broglie. A leurs côtés figurent les comtes Lottes et de Goyau, aides de camps de l'Empereur, un directeur du ministère des Affaires étrangères, des membres de l'Institut, comme le peintre Flandrin, des Académiciens libéraux comme Falloux ou Montalembert, des officiers de la coloniale, comme le Maréchal Bosquet, qui a pris part à la conquête de l'Algérie, ou Charles Lenormand qui a combattu pour l'indépendance de la Grèce. Les laïcs dominent dans l'assemblée qui dote l'œuvre naissante d'un directeur ecclésiastique. « Œuvre des Ecoles d'Orient, son origine, son organisation, son but, ses privilèges, lettre de son éminence le cardinal Lavigerie à M. de Beluze, Carthage, le 8 décembre 1885 », *Bulletin de l'Œuvre des Ecoles d'Orient* vol. VII-XVIII, 1892. [désormais BOEO].

des écoles de résidence, proches des petits pensionnats et des classes uniques qui se tiennent souvent « sous le chêne », parfois bien difficiles à différencier de leurs concurrentes orientales.

Des écoles florissantes

L'extension du réseau

Faute de documentation, il n'est guère aisé de produire des statistiques fiables et complètes sur les établissements scolaires des missionnaires latins. Les rapports des consuls s'intéressent surtout aux établissements où l'on enseigne le français et négligent les autres, pourtant nombreux. Les archives missionnaires, quand elles sont accessibles, ne comportent pas toujours de statistiques précises et régulières. Au vu des fortes variations que connaissent les effectifs des divers établissements d'une année sur l'autre, de telles données auraient de toute façon été difficiles à établir. À défaut de série statistique, l'on se contentera de suivre la tendance et de proposer une estimation des effectifs pour le tournant du siècle.

Les informations qui ont été publiées par différents ordres montrent une augmentation continue des effectifs. Ainsi les établissements des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition comptent 306 élèves en 1860, 1628 en 1900 et 2165 en 1910¹². L'évolution est similaire pour les établissements des Frères des Écoles chrétiennes dont les effectifs passent de 408 élèves en 1892 à 655 en 1894 et 1512 en 1905¹³.

La compilation de différentes sources permet de proposer une estimation des effectifs des écoles des congrégations latines à partir d'un agrégat composé de données qui couvrent les années 1894 à 1900. Faute de mieux, il indique un ordre de grandeur au tournant du siècle. Les écoles missionnaires latines scolarisent selon ces informations un peu plus de trente huit mille élèves, dont plus de la moitié de garçons¹⁴.

12. Luce Camuzet, *L'œuvre de Syrie des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition*, Paris, Éditions de la Nation, 1931, p. 44-45.

13. « Les Frères des Écoles chrétiennes en Orient », *BOEO* 207 mars 1895, p. 42-47 ; « lettre du F. Onésime, visiteur des Écoles de la Délégation apostolique de Syrie à Mgr Charmetant, directeur général », *BOEO* septembre-octobre 1906.

14. Les données qui figurent ici reprennent les informations données par Jullemeier, vice-consul de France à Beyrouth dans un article publié sous le pseudonyme de Henri Villeneuve, « Les Écoles françaises et étrangères en Syrie », dans *Revue des Universités du Midi*, nouvelle série des *Annales de la faculté de lettres de Bordeaux*, tome III, N° 2, avril-juin 1897, p. 206-240. Cet article ne mentionne pas les établissements du Sandjak de Jérusalem et de la Wilâya d'Alep. Ceux-ci figurent dans les ouvrages de Vital Cuinet *Syrie, Liban, Palestine, géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnées*, Paris, Ernest Leroux Editeur, 1896. Les statistiques de V. Cuinet ne distinguent cependant pas toujours les écoles latines des institutions scolaires catholiques, ce qui oblige à recourir à d'autres sources. « Lettre du R. P. Rolland, à M. le directeur général sur les écoles dirigées par les missionnaires de la Compagnie de Jésus », *BOEO*, n° 224, janvier-mars 1898, p. 280-285, p. 285. Jean-Baptiste Piolet s.j. (dir), *La France au dehors, Les missions catholiques françaises*

Ce chiffre dépasse celui avancé par le secrétaire-général adjoint de la mission laïque française en 1906 qui estime alors le nombre des élèves scolarisés dans les établissements congréganistes à 35 000 ¹⁵. Les Jésuites les Lazaristes et les Filles de la Charité, dont les établissements comptent respectivement, 8000, 6000 et 7000 élèves, scolarisent près des deux tiers des élèves ¹⁶ :

Les écoles congréganistes accueilleraient ainsi un peu plus du cinquième des quelques deux cent mille élèves de niveau primaire scolarisés en Syrie. Ces chiffres, calculés à partir de ceux donnés par V. Cuinet, doivent cependant être interprétés avec circonspection. La *géographie descriptive* présente en effet des statistiques établies de façon empirique à partir d'informateurs dont l'auteur, qui ne prétend pas faire une « œuvre savante » se refuse à dévoiler l'identité ¹⁷. Un élève sur cinq dans les écoles congréganistes : cette proportion peut sembler faible aux lecteurs familiers des correspondances missionnaires ou des rapports consulaires, mais elle est loin d'être négligeable si l'on songe à la part que représentent les écoles missionnaires, donc étrangères, dans la société syrienne.

La majorité de ces écoles se situent au Mont-Liban, avec 20 000 élèves. Ensuite vient Beyrouth où sont scolarisés plus de 3000 élèves ¹⁸, puis Saïda avec plus de 1700 élèves. Les écoles de Jérusalem, de la Beqa'a, des régions de Homs, et de Damas comptent un millier d'élèves. A Alep, Tripoli, Nazareth et à Haïfa, les effectifs de ces écoles s'échelonnent de 500 à 700 élèves. Enfin, les établissements de Tyr, Alexandrette ou Antioche accueillent environ 200 élèves chacun ¹⁹.

au XIX^e siècle, A. Colin, Paris 1901, 6 volumes. Tome 1, *Missions d'Orient*, p. 346. « Les frères des Écoles chrétiennes en Orient », *BOEO*, mars 1895, p. 42-43. « Les petits frères de Marie au Mont Liban, rapport adressé par le F. François-Joseph provincial des Frères maristes à Mgr Charmetant, directeur général des Œuvres d'Orient », mai-juin 1905. Pierre Corcket, *Les lazaristes et les filles de la Charité au Proche-Orient, 1783-1983*, Beyrouth, Annales vinctiennes du Proche-Orient, 472 pages, p. 267 ; Luce Camuzet, *L'œuvre... op. cit.*, p. 47.

15. Jean Riffier, *Les œuvres françaises en Syrie (1860-1923)*, Paris, L'Harmattan (Comprendre le Moyen-Orient), 2000.

16. « Lettre du R. P. Rolland, à M. le directeur général sur les écoles dirigées par les missionnaires de la Compagnie de Jésus », *BOEO*, n° 224, janvier-mars 1898, p. 280-285. Jean-Baptiste Piolet s.j, (dir), *La France au dehors... op. cit.* Pierre Corcket, *Les lazaristes et les filles de la Charité... op. cit.*, p. 267.

17. V. Cuinet, *La Turquie d'Asie, géographie administrative, statistique descriptive et raisonnée de l'Asie mineure*, 1891, Paris, Ernest Leroux éditeur, 4 volumes. T1, p. II-V.

18. D'après le P. Michel, les écoles protestantes de Beyrouth, comptent 2350 élèves. « Rapport du R.P. Michel, directeur des écoles de Beyrouth sur les écoles primaires des RR.PP Jésuites de cette ville », *BOEO*, mai-juin 1903, N° 256, p. 84-89, p. 87. Ce chiffre est assez nettement inférieur au quelques trois mille élèves des écoles catholiques, mais ces exagérations sont fréquentes sous la plume des missionnaires latins.

19. L'appellation Syrie désigne des espaces différents selon les auteurs. Dans la géographie administrative ottomane, la wilâya renvoie à la région de Damas. Dans le cadre de cet article on y a ajouté les sandjak (arrondissement) d'Alep, du Mont-Liban et de Jérusalem, et la wilâya de Beyrouth.

L'implantation des écoles missionnaires dans des régions où les chrétiens représentent la majorité de la population (Mont Liban, Beyrouth) indique que leur public était surtout composé d'enfants chrétiens, et vraisemblablement parmi eux les catholiques formaient-ils le groupe le plus important. En 1900, les chrétiennes représentent aussi 92 % des 1628 élèves des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ²⁰. Les religieux latins ne refusent pas les enfants musulmans ou druzes qu'on leur confie, mais ils ne fondent guère d'espoir sur leur conversion. « Nul bien à faire à ces jeunes âmes », note, désabusé, le journal de la mission des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition en 1910 mais, poursuit la rédactrice, « on peut toujours exercer une influence morale auprès d'elles » ²¹.

Cette résignation traduit bien l'attitude de la majorité des congrégations latines à l'égard de l'islam : l'indifférence l'emporte sur le mépris. La conversion des musulmans apparaît aux yeux de la majorité des missionnaires un horizon difficile à atteindre et la plupart d'entre eux préfèrent se dévouer à une cause toute aussi urgente selon eux, mais aux résultats plus tangibles : le renforcement des Églises catholiques orientales. Pour servir ce projet, l'école s'est vite imposée comme le principal moyen d'apostolat. Mais ce n'est pas la seule raison du développement du réseau scolaire des missions latines. Leurs écoles ont aussi reçu le soutien du consul de France et bénéficient des faveurs de la population locale.

Les raisons d'un succès : l'école au service de multiples projets

Pour justifier leur présence au Proche-Orient, les congrégations latines mettent en avant la nécessité de renforcer les Églises catholiques orientales. Exceptée l'Église maronite, dont les liens avec le Saint-Siège sont anciens, ces dernières sont nées des schismes qui ont déchiré les communautés ecclésiales orientales à partir du XVIII^e siècle. Une partie de leurs fidèles se sont alors regroupés dans des Églises qui reconnaissent la primauté du Saint-Siège tout en conservant leur rite et leur organisation ecclésiale coiffée par un patriarche ²². Ils ont été encouragés dans ce mouvement par les missionnaires envoyés par Rome à partir du XVII^e siècle. Sous leur influence, grecs catholiques, arméniens

20. Luce Camuzet, *L'œuvre de Syrie des Sœurs ...*, op. cit., p. 47.

21. Archive des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition (désormais ASJA), *Historique de la maison de Beyrouth*, 1910.

22. À l'époque moderne, des rameaux catholiques se sont progressivement détachés de ces Églises. Le processus de rattachement à Rome a été long et plusieurs fois interrompu, mais à partir du XVIII^e siècle, il a donné naissance à des Églises orientales catholiques. Les grecs catholiques se séparent de leurs frères orthodoxes en 1724. En 1740 est créé le patriarcat arménien catholique de Cilicie et en 1783, les syriens catholiques se détachent de l'Église syrienne orthodoxe. Les coptes catholiques se dégagent de la tutelle du patriarche copte en 1824 et les chaldéens, issus d'une scission de l'Église nestorienne, voient leur patriarche reconnu par Rome en 1830. Wilhelm de Vries, *Rom und die Patriarchate des Ostens*, Freiburg/München, Verlag Karl Alber, 1963.

catholiques, syriens catholiques, chaldéens ou encore maronites ont adopté des formes de piété et des pratiques sociales inspirées du modèle tridentin ²³.

C'est d'abord à ces catholiques que s'adressent les missionnaires qui reprennent, après la rupture de la période révolutionnaire, la route du Proche-Orient ²⁴. Car les religieux européens, français et italiens pour la plupart, prétendent moins gagner de nouveaux fidèles aux Églises catholiques orientales que les préserver de la décadence qui entraîne, selon eux, la société et le pouvoir ottomans. Affaiblies, ces Églises sont de surcroît menacées par deux nouveaux « ennemis funestes » : le protestantisme et l'impiété ²⁵. Le premier s'incarne dans les missions protestantes anglaises et américaines présentes en Orient depuis les années 1820, le second reste plus diffus mais non moins perceptible pour des religieux qui s'inquiètent de « l'avenir spirituel » de jeunes gens lancés plus tard « dans un milieu où le matériel domine » ²⁶. À partir de 1895, les écoles françaises laïques qui s'ouvrent à Beyrouth donnent un visage à « l'impiété ». En 1909 la mission laïque fonde un établissement dans cette ville ²⁷.

Imbus de la supériorité de l'Europe sur l'Orient et de la primauté de l'Église latine sur les Églises orientales, les missionnaires se considèrent comme les seuls à même de soutenir efficacement les Églises catholiques orientales face aux dangers qui les guettent. Pour décrire leur action, ils recourent volontiers à un vocabulaire guerrier. Ils se veulent les combattants de la « guerre [...] acharnée » que se livrent les établissements protestants et catholiques. À Beyrouth, la « lutte » est « incessante et bien difficile » écrit Sœur Gélas, supérieure des Filles de la Charité. Elle tourne parfois au « corps à corps » d'autant plus périlleux pour les catholiques que « les protestants ne craignent pas d'acheter les consciences à prix d'argent et de bons traitements » ²⁸. L'or protestant et anglais ²⁹, telle est la menace sans cesse agitée par les missionnaires latins imprégnés de l'antiprotestantisme qui règne alors en

23. L'Église romaine cherche notamment à imposer l'indissolubilité du mariage à des Églises orientales qui autorisent la répudiation en cas d'adultère, et à fixer un âge légal à la nubilité calqué sur les pratiques occidentales. Bernard Heyberger, *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la réforme catholique*, Rome, EFR, 1994.

24. C. Verdeil, *Les jésuites de Syrie. Une mission auprès des chrétiens d'Orient au début des réformes ottomanes (1831-1864)*. Thèse de doctorat d'histoire, dirigée par J. Frémeaux et J.-M. Mayeur, Université Paris IV, septembre 2003.

25. « Les carmes en Syrie », *BOEO* 285, mai-juin 1908, p. 603-608, p. 604.

26. *Ibid.*

27. Jean Riffier, *Les œuvres françaises ... op. cit.*, p. 104-114.

28. « Lettre de Sœur Gélas à M. le directeur de l'œuvre des Écoles d'Orient », *BOEO*, 1876, p. 54-58.

29. Les missionnaires protestants ont la réputation d'offrir aux maîtres qu'ils emploient des traitements deux ou trois fois plus élevés que ceux des écoles catholiques », « Rapport du R.P. Roulleau, sj, supérieur de la mission de Syrie à Mgr Charmettant, Directeur Général de l'œuvre d'Orient, Beyrouth, 19 octobre 1900 », *BOEO*, N°241, nov-déc 1900, p. 374-383.

France³⁰, pour mieux dénoncer l'invasion protestante et de solliciter des moyens supplémentaires.

Sur place, les fondations d'écoles catholiques répondent à l'ouverture de classes protestantes. L'anecdote est restée dans les annales. Elle met en scène « un ministre protestant » en route pour Saïda, qui, interrogé sur le but de son voyage, répondit :

« Je vais ouvrir deux écoles.

– Comment deux ?

– Oui deux. Dès que j'aurai établi la première, les Jésuites viendront fonder la seconde »³¹.

Actifs au Proche-Orient depuis les années 1820, la mission de l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions* compte au début des années 1860 quinze missionnaires américains (avec leurs familles) installés à Beyrouth, Saïda, Tripoli, Homs, et dans la montagne libanaise. Ils dirigent une trentaine d'écoles qui scolarisent 743 garçons et 277 filles³². En 1861, les missionnaires américains jugent que « puisque la création d'une institution d'enseignement supérieur à Beyrouth est inévitable à Beyrouth, il est essentiel que la première du genre soit créée par les protestants et non par les Jésuites ». D. Bliss part ensuite quatre ans collecter des fonds et le *Syrian Protestant College* ouvre ses portes en 1866. Neuf ans plus tard, les jésuites répliquent en déménageant leur séminaire-collège de la montagne libanaise à Beyrouth³³.

La lutte contre le protestantisme n'est cependant que le prélude à la réalisation d'un projet plus ambitieux et plus utopique : la création d'une société entièrement catholique. Le mythe de la « réduction » imprègne en effet profondément les missionnaires latins et en particulier les Jésuites. Le vœu de créer, sur le modèle de ce que l'ancienne Compagnie avait bâti au Paraguay, une société, peut-être réduite et fermée mais catholique, revient à plusieurs reprises sous leur plume³⁴. L'ailleurs de la mission en fait une terre vierge, loin de la corruption qui entache les pays d'Europe en voie de sécularisation. Tout y paraît possible.

Dans cette perspective, une attention particulière doit être accordée, selon les missionnaires, à l'éducation des filles. Conformément aux idées qui prévalent à l'époque, les missionnaires latins voient dans la

30. M. Sacquin, *Entre Bossuet et Maurras, L'antiprotestantisme en France de 1814 à 1870*, Paris, Mémoires et documents de l'école des Chartes, N°54, 1998.

31. Michel Jullien, *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus en Syrie (1831-1895)*, Paris-Lyon, Delhomme et Brigueot, 1899, 2 volumes, vol 2, p. 265.

32. A-L. Tibawi, « The Genesis and the Early History of the Syrian Protestant College », *The Middle East Journal*, 1967, I. p. 1-15, II ; p. 199-212, p. 7-9.

33. J-M Hornus, « Le protestantisme au Proche-Orient », *Proche Orient Chrétien*, 1957, tome VII, fasc 2, p. 139-151 ; 1958, tome VIII, 37-68 ; p. 149-167, p. 243-263 ; tome IX, fasc. I. p. 42-55, fasc. 2, p. 350-357 ; tome X, fasc. I, p. 26-41, fasc 2, 146-168. Tome 10, p. 27.

34. ARSI, Syr 1004, IV, 1 Projet de reconstitution de la mission par le P. A. de Damas, Birmingham, le 18 septembre 1860.

femme le gardien du foyer et de ses valeurs ³⁵. Les mères qui dispensent la première éducation, à l'insu de toute intervention étrangère, doivent faire l'objet d'une formation attentive : n'est-ce pas à elles qu'incombe ensuite « le rôle de former les enfants à la pitié, à la crainte de Dieu, et aux mœurs chrétiennes » ³⁶ ?

Plus rarement, les écoles peuvent être établies afin de prévenir d'éventuelles conversions à l'islam. C'est le cas des classes ouvertes par les Filles de la Charité de Tripoli pour les filles de la montagne, souvent placées dans des familles musulmanes, et par là même « exposées au mal » ³⁷.

L'école, ou plutôt la salle de classe, inscrit enfin l'apostolat missionnaire dans la pierre. Car le combat que mènent les religieux latins n'est pas une simple figure de style, il revêt aussi une dimension concrète. En France, d'où sont originaires la plupart des missionnaires de Syrie, le catholicisme bâtisseur de basiliques investit les hauteurs. En Syrie, les établissements scolaires les plus prestigieux, comme l'université Saint-Joseph ou le couvent des sœurs de Nazareth occupent de vastes terrains. Accrochés aux pentes, ou dressés au sommet d'une colline, ils dominent la ville de leurs tours crénelées (voir photographie 1). Le semis de résidences et d'écoles contribue aussi à une appropriation de l'espace, où les premières constituent des points stables et durables et les secondes comme des postes avancés dont il faut assurer la pérennité.

Les mérites de l'école ne sont pas moindres aux yeux des autorités ecclésiastiques dont le discours s'exprime dans le *Bulletin de l'Œuvre des Écoles d'Orient*. La lutte contre le protestantisme ne vient ici qu'en second lieu : le premier objectif des missions catholiques en Orient reste le « retour » des chrétiens d'Orient dans le giron de l'Église catholique romaine. Or c'est d'abord l'ignorance qui explique « les divisions multiples qui existent parmi les races orientales », dont les différentes « sectes » ne se maintiennent que grâce à la « tradition » et à « une haine implacable de parti pris ». L'instruction catholique est susceptible par conséquent d'y porter remède et de « faire disparaître les préjugés trop forts dans l'esprit des adultes pour pouvoir être extirpés ; [de] calmer les haines séculaires, [d']éclairer les esprits, [et de] fortifier dans [la] foi [ces pauvres] catholiques, la plupart hélas si ignorants ! » ³⁸.

Les représentants du gouvernement français encouragent aussi la fondation des établissements scolaires. En 1860, ils pressent les Jésuites de retourner à Deir el-Qamar, bourg de la montagne libanaise dont une partie de la population chrétienne a été massacrée sous l'œil complaisant

35. F. Mayeur, *L'éducation des filles en France au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1979, p. 48-50.

36. « Lettre de F. Charles, capucin, préfet apostolique » dans *BOEO*, septembre 1878, p. 397-399.

37. « Lettre de Sœur Ramel, fille de la Charité, Tripoli de Syrie, 1878 », *BOEO*, janvier 1879, p. 48-51.

38. « Réunion générale de l'œuvre, rapport de M. Lavigerie, directeur » *BOEO* N° 9, Juillet 1860, p. 266.

des autorités ottomanes. Au début des années 1880, Gambetta promet aux Jésuites de protéger leur nouvelle résidence de Homs s'ils y ouvrent une école ³⁹. De 1860 à 1914, l'ensemble des crédits versés par le gouvernement français en Syrie ne cesse de croître. De plus en plus, ils sont destinés aux établissements scolaires, au détriment des œuvres hospitalières ou plus strictement religieuses (culte, réparation d'église) ⁴⁰.

À la Chambre, des voix s'élèvent pour contester cette politique. À partir de 1897, un député socialiste, Dejeante, demande chaque année la suppression des allocations versées aux congrégations. La République qui poursuit le cléricanisme dans ses frontières, ne saurait soutenir les établissements congréganistes à l'extérieur. Le coût financier de ce soutien est jugé d'autant plus exorbitant que le résultat de cet investissement paraît aléatoire. Les méthodes pédagogiques et le contenu de l'enseignement des établissements latins est enfin sévèrement critiqué ⁴¹. En 1906, Marcel Charlot, inspecteur général, critique sévèrement les établissements de Syrie qu'il a visités à la demande du gouvernement français : l'enseignement y repose trop, selon lui sur la mémoire et valorise de façon excessive l'opinion du professeur ou des manuels au détriment de l'esprit critique des élèves ⁴². Ces mises en cause restent cependant trop isolées et trop faibles pour ébranler la conviction qui domine au sein des différents gouvernements que la « France a dans l'Orient [... en Syrie] une influence plus que séculaire, qui remonte aux Croisades, qui peut durer et s'étendre pendant plus de temps » grâce à l'action de ces « missionnaires, ces très utiles et très humbles serviteurs [...] qui se bornent à élever des écoles, où ils enseignent la langue française à des milliers d'enfants, qui peuvent ensuite comprendre nos idées et recevoir notre civilisation » ⁴³. Ces paroles prononcées par le ministre des Affaires étrangères Barthélémy-Saint-Hilaire en 1881 sont reprises par ses successeurs ⁴⁴. Elles mettent en avant l'ancienneté de l'influence française, toujours présentée comme « séculaire » et dont les Croisades constituent l'origine lointaine et prestigieuse dont la grandeur rejaillit à travers les siècles sur les héritiers des croisés que sont, à leurs yeux, les missionnaires. Peu importe que l'essor des missions en Orient ne remonte qu'aux années 1850 ⁴⁵ ou que le développement des écoles caractérise les missions du XIX^e siècle ! Reviennent aussi dans ces discours, le nombre croissant et sans doute exagéré du nombre des élèves fréquentant les écoles congréganistes : ils seraient 90 000 selon

39. Michel Jullien, *La nouvelle mission de la Compagnie de Jésus...*, vol. 2, *op. cit.*, p. 190.

40. Jean Riffier, *Les œuvres françaises...*, *op. cit.*, p. 193.

41. *Ibid.*, p. 143-145.

42. *Ibid.*, p. 152-153.

43. Cité par Jean Riffier, *Les œuvres françaises*, *op. cit.*, p. 156.

44. D'autres interventions sont citées par Jean Riffier, *Les œuvres française...op. cit* p. 156-157.

45. Chantal Verdeil, « Travailler à la renaissance de l'Orient chrétien. Les missions latines en Syrie (1830-1945) », dans *Proche-Orient Chrétien*, 51, 2001, Fasc 3-4, p. 267-316.

Delcassé en 1902 ⁴⁶, soit un chiffre plus de deux fois plus élevé que celui établi grâce aux sources missionnaires.

Cette présentation avantageuse est relayée par les missionnaires. A partir des années 1890, le *Bulletin de l'Œuvre des Écoles d'Orient* prend en effet une couleur clairement nationaliste. « Travailler pour le catholicisme en Orient, c'est travailler pour la France. [...] Nos associés ont donc la double satisfaction de faire œuvre catholique et œuvre française, de travailler pour la Foi et pour la Patrie ! » proclame le supplément au *Bulletin* de l'été 1893 ⁴⁷, dans un élan d'enthousiasme qui témoigne à la fois de la montée de l'impérialisme et du nationalisme dans l'Église de la France fin de siècle. A l'heure où leur loyauté est mise en cause par les anticléricaux, bien des catholiques protestent de leur attachement à la France et de leur volonté de servir leur patrie.

Le soutien de plus en plus appuyé du gouvernement français aux établissements des missionnaires ne suffit pourtant pas à expliquer le développement des écoles. Sans le concours des populations locales, bon nombre d'entre elles n'auraient sans doute jamais vu le jour. La plupart des témoignages des missionnaires latins s'accordent à souligner l'intérêt que manifestent les Orientaux pour l'éducation : « parmi nos syriens arabes nous voyons avec joie un heureux élan, une estime toute nouvelle pour l'instruction, je dirai même pour l'éducation » ⁴⁸, relève un père jésuite établi dans la montagne libanaise en 1857. D'autres signes confortent cette observation. De nombreuses classes s'ouvrent dans la montagne libanaise à partir de 1860, à l'initiative de prêtres ou de laïcs ⁴⁹. Leur souvenir s'est parfois perdu mais pas toujours : l'École Nationale de Bûtrus Bustânâ, considéré comme une figure intellectuelle arabe de la fin du siècle symbolise l'attrait pour l'enseignement d'une société marquée par la renaissance (*Nahda*) des lettres arabes et l'esprit de réforme ⁵⁰. L'émigration encourage aussi le développement des institutions scolaires : de retour au pays, les anciens migrants sollicitent la création d'écoles. Leur fortune faite, ils ont aussi parfois davantage les moyens d'y envoyer leurs enfants ⁵¹. Ce climat favorable profite aussi aux fondations des missionnaires latins dont beaucoup d'établissements ne perdurent que grâce aux soutiens des populations locales.

Les débats qui précèdent la décision d'adopter le français comme langue d'enseignement dans les établissements lazarisites illustrent

46. Jean Riffier, *Les œuvres françaises... op. cit.*, p. 157.

47. Supplément au *BOEO*, juillet-août 1893.

48. ARSI, Syr 1003, II, 24, lettre du P. Estève au P. Beckx, Beyrouth, 13 février 1857.

49. Sami Kuri, s.j., *Une histoire du Liban à travers les archives jésuites, dar el-Machreq éditeurs, Beyrouth*, 1985, 1992 et 1996, 3 volumes, vol. 3. Cet auteur relève deux écoles fondées par des prêtres au début des années 1860.

50. Albert Hourani, *La pensée arabe et l'Occident*, édition Naufal, Paris, 1991 (première édition : Cambridge University Press, Cambridge, 1983), p. 103.

51. A. F. Khater, *Inventing home, Emigration, Gender and the Middle Class in Lebanon*, Berkeley, Londres, University of California Press, 2001, p. 138-139.

comment le projet missionnaire, les exigences de la France et les attentes des populations locales se conjuguent pour façonner l'action des religieux latins. La volonté de s'attirer les faveurs du gouvernement français dont les Lazaristes pensent qu'il « verra avec plaisir l'extension de son influence par la propagation de [sa] langue »⁵² fait partie des arguments avancés par les partisans d'une généralisation de l'enseignement de cette langue. Mais dans l'esprit des religieux latins, les cours de français répondent, aussi à une demande de la population locale. Certes relèvent-ils, des parents « s'opposent à ce que leurs filles parlent une langue qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes »⁵³, mais la plupart d'entre eux veulent croire que « la connaissance de cette langue peut être pour [leurs] filles l'occasion de pouvoir être placées plus facilement et plus avantageusement »⁵⁴. Aux yeux des milieux modestes qui forment le gros du public des Sœurs de Saint-Vincent, la maîtrise du français constitue un moyen d'ascension sociale. Dans leur regard se reflète le prestige que lui accordent les élites, civiles ou religieuses, qui ont fait de la maîtrise de cet idiome un signe de distinction sociale. La lutte acharnée qui oppose les missionnaires des différentes confessions chrétiennes entre eux les oblige à tenir compte et à satisfaire, dans la mesure de leurs moyens, les attentes de leur public. En tant que langue étrangère, la langue française accroît la renommée de l'établissement qui la propose. Son enseignement n'est donc pas contradictoire avec celui d'autres langues, comme l'anglais, dont les Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition créent un cours en 1898, « pour répondre aux désirs de quelques familles »⁵⁵.

Le nationalisme des religieux français et la demande des populations ont finalement raison des arguments moraux de ceux qui militent contre l'enseignement d'une langue qui ouvre aux élèves les portes d'un monde jugé foncièrement mauvais. Mais les missionnaires ne sont pas en mesure d'assurer des cours de français dans toutes leurs écoles. Si les écoles de résidence proposent presque toutes un tel enseignement, ce n'est pas le cas des classes établies dans les villages.

Les écoles de résidence, vitrine de l'enseignement missionnaire

Les écoles des résidences sont assurément les plus prestigieuses. La plupart des maisons missionnaires abritent des salles de classe. C'est le cas du couvent des Dames de Nazareth établi à Beyrouth en 1866, dont les murs crénelés dominant la ville. La classe se fait dans des salles. Les enfants y jouent dans une cour fermée, à l'abri des regards. L'église fait partie de l'ensemble du bâtiment : l'architecture du pen-

52. ALB, Procès verbal du conseil de la Province, conseil du 16 janvier 1863, p. 15.

53. *Ibid.*

54. *Ibid.*

55. ASJA, *Historique de la maison de Beyrouth*, 1898.

sionnat des sœurs des Dames de Nazareth (photographie n° 1) est au service du projet pédagogique des religieux latins. Pour éduquer les enfants, il paraît nécessaire de les extraire d'un monde jugé pernicieux pour leur donner un enseignement d'abord moral et religieux.

Ces écoles de résidence juxtaposent souvent deux établissements différents, l'un payant et l'autre gratuit, le premier contribuant à financer le second. A Beyrouth, les Jésuites entretiennent depuis leur arrivée dans cette ville plusieurs écoles. Au début du xx^e siècle, elles sont au nombre de quatre, disséminées dans différents quartiers de la ville. Elles rassemblent alors environ 800 élèves et sont dirigées par le P. Michel. L'enseignement y est assuré non par les religieux qui répugnent à exercer dans les petites classes, mais par des maîtres qu'ils recrutent et rémunèrent. Là, un « père de famille qui a fait de longues études en France » et que « des malheurs » ont forcé à accepter cet emploi professe les cours de français, ici un ancien maître enseigne l'arabe.

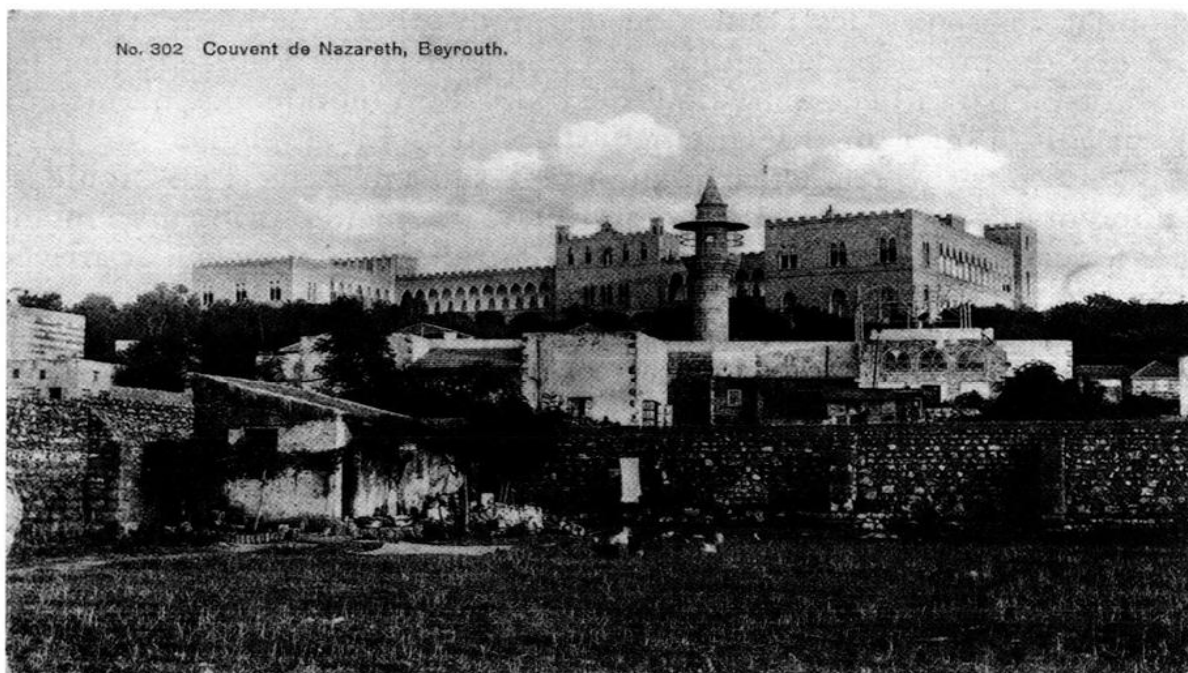
« Presque tous [les maîtres], surtout ceux qui enseignent dans les classes supérieures, ont fait sept à huit ans d'études dans notre université, ou à Antoura chez les Lazaristes ou dans un autre collège : quelques uns ont même reçu une éducation distinguée »⁵⁶ rappelle le P. Michel. Ces maîtres perçoivent à leur début 30 à 40 francs par mois, mais leurs appointements augmentent rapidement si les pères sont satisfaits, et peuvent alors dépasser 60 francs mensuels. Le religieux qui dirige les écoles veille à leur travail et à leur piété. Juste avant la rentrée, il les rassemble pour une retraite durant laquelle il insiste « sur la piété qu'ils doivent avoir et communiquer à leurs élèves »⁵⁷. Tout au long de l'année, le père directeur les encourage à édifier leurs élèves, et les incite à communier tous les premiers vendredis du mois, ce qui suppose qu'ils se confessent au moins aussi fréquemment. Il leur est strictement défendu de recevoir une rétribution des parents. Leur enseignement est aussi étroitement contrôlé et des réunions sont organisées régulièrement pour étudier les moyens de le « perfectionner »⁵⁸.

L'arabe et le français figurent au programme des classes qui sont divisées en sections auxquelles le maître enseigne successivement. Elles se tiennent tous les jours de 7 à 17 heures et vaquent le jeudi après-midi et le dimanche. L'emploi du temps est strictement réglé. Les élèves rédigent dans chaque discipline une composition hebdomadaire, et chaque samedi, le maître rend toutes les copies de la semaine dûment corrigées.

56. « Rapport du R.P. Michel, sj, directeur des écoles de Beyrouth, sur les écoles primaires des RR.PP. Jésuites de cette ville », *BOEO* N° 257, juillet-août 1903, p. 121-126, p. 124. Il en est de même dans les écoles lazaristes. P. Corcket, *Les lazaristes et les filles de la charité ...op. cit.*, p. 267.

57. *Ibid.* p. 123. Le P. Michel prétend que les protestants rétribuent leur maître 150 à 200 francs par mois.

58. *Ibid.* p. 123.



Photographie N° 1.
Carte postale, collection Gélébart.

« Les notes du dimanche, les proclamations mensuelles avec remise de décoration, deux examens publics chaque année suivis de l'envoi des bulletins aux parents »⁵⁹ entretiennent l'émulation des élèves. Dans la meilleure tradition des établissements jésuites, celle-ci est aussi encouragée par les « concertations publiques entre les classes de deux ou trois écoles » qui se déroulent selon le P. Michel comme de « vraies batailles », où sous le regard attentif du père directeur, le public s'échauffe, pleure, ou au contraire bondit de joie et applaudit selon les performances de son champion⁶⁰. Les jésuites font aussi donner des pièces de théâtre à l'occasion des grandes fêtes, notamment à Noël. A Saïda, en 1865, le sujet en est « la reconnaissance du Messie par les juifs de Béthléem »⁶¹. Leurs liens avec la France leur permettent aussi de faire venir du matériel, telle une carte affichée dans la salle de classe de Saïda en 1864⁶². L'organisation matérielle de la classe, qui se tient dans une salle, vraisemblablement meublée de tables, le recours à des documents affichés au mur, la présence de manuels suppose une pédagogie qui repose sur l'écrit et laisse moins de place à l'oral.

59. *Ibid.* p. 124.

60. *Ibid.* p. 123-124.

61. ALSI (Archivum libanum Societatis Iesu), *Diaire de Saïda*, 28/12/1865.

62. ALSI, *Diaire de Saïda*, 14/3/1864.

En dehors des joutes oratoires, le silence est de rigueur et la discipline stricte. On ne peut rentrer à l'école après une absence qu'accompagné de ses parents. De sévères punitions sanctionnent ceux qui n'assistent pas à la messe le dimanche, et le renvoi menace l'enfant qui « a le malheur de dire à l'école ou hors de l'école quelque parole scandaleuse »⁶³. À la fin des classes, « après la prière du soir, les enfants se mettent en rangs par groupe suivant le quartier où qu'ils habitent ; puis chaque groupe, sous la conduite d'un élève, défile dans l'ordre et le silence le plus parfait : aucun enfant ne peut quitter les rangs que devant la maison ou dans le voisinage »⁶⁴.

Le catéchisme est enseigné deux fois par semaine (le mercredi et le jeudi) dans les écoles des pères jésuites. Les leçons sont données par les maîtres et des séminaristes étudiants en théologie⁶⁵. Chaque école a sa chapelle où la messe est dite trois fois par semaines. La première communion couronne l'enseignement du catéchisme. Elle est précédée d'une retraite et célébrée avec grande solennité⁶⁶.

Cet enseignement religieux et moral s'accompagne d'une dénonciation virulente du protestantisme qui puise ses références dans les polémiques qui opposent catholiques et protestants en France⁶⁷. L'hostilité à l'Eglise réformée n'est pas nouvelle en Orient, comme en témoigne la condamnation en 1826 par le patriarche maronite des prédicateurs anglicans⁶⁸, mais l'essor pris par les missions américaines et anglaises donne à la dénonciation du « venin anticatholique »⁶⁹ une ampleur inégalée, où les préoccupations religieuses le disputent aux sentiments nationalistes. La « lutte » fait rage par enfants interposés. Ainsi chaque jour les élèves des écoles jésuites de Ras Beyrouth essuient les quolibets de ceux de l'école protestante toute proche. Entre les deux établissements règne une atmosphère digne de la *guerre des boutons* dont le P. Michel fait ici le récit : « il se passait presque chaque jour devant notre maison des scènes tragi-comiques. Des élèves de l'école protestante, les plus espiègles venaient se moquer de nos enfants ; l'un d'eux un jour, va jusqu'à arracher son bonnet à un pauvre petit trop faible pour résister. Le lendemain, les pierres pleuvent sur notre maison, un autre jour, un élève est brutalement assailli à coups de fouet. Quelques jours plus tard, pendant la récréation du midi, une troupe d'enfants de l'école protestante vient entourer notre école, en proférant toute sorte d'injures. Mais voici que trois ou quatre de nos plus grands élèves, qui

63. *Ibid.* p. 125.

64. *Ibid.* p. 124.

65. « Rapport du R.P. Michel, sj, directeur des écoles de Beyrouth, sur les écoles primaires des RR.PP. Jésuites de cette ville », *BOEO* N° 257, juillet-août 1903, p. 121-126.

66. *Ibid.* p. 125.

67. Michèle Sacquin, *Entre Bossuet et Maurras...* *op. cit.*

68. Joseph Hajjar, *L'Europe et les destinées du Proche-Orient I (1815-1848)*, Paris, Bloud et Gay 1970.

69. ARSI, Syr 1001, VI, 16, lettre du P. Riccadonna au P. Roothan, Bikfaya, 9 février 1835.

avaient été stylés par leur maître se présentent devant la troupe bruyante ; leur air courageux et résolu impose le silence » ⁷⁰.

Les assaillants, accusés de ne pas être des hommes d'honneur, se rallient finalement à l'école jésuite. Mais durant plusieurs jours les disputes et les coups continuent entre les enfants des deux écoles. On est loin ici de la controverse érudite : aux protestants agresseurs vociférant des insultes et qui n'hésitent pas à s'attaquer à plus faible qu'eux, s'opposent les élèves de l'école catholique, courageux et silencieux. Le rapport du P. Michel traduit ainsi l'antiprotestantisme de son auteur, mais révèle aussi comment les missionnaires le transmettent à leurs élèves.

Formé à Ghazîr puis à l'Université Saint-Joseph, régent à Alexandrie et au Caire, le P. Édouard Michel, dont on reprend ici le témoignage, était imprégné des méthodes de la Compagnie de Jésus. Si aucun jésuite n'enseigne dans les écoles de Beyrouth, la Compagnie exerce sur elles un grand ascendant, à travers la surveillance du père directeur et les traditions pédagogiques qui l'inspirent. Dans les écoles des résidences des Capucins, le contrôle paraît encore plus strict, puisque les religieux assurent eux-mêmes les cours de langue ⁷¹.

Dans les écoles de filles, l'ensemble du corps professoral est composé de sœurs. Comme leurs contemporaines en France, les Filles de la Charité ou les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition exercent très fréquemment comme institutrices ⁷². Elles dispensent un enseignement religieux et moral qui varie cependant selon les établissements. « L'instruction religieuse étant la base de l'enseignement, rappelle le règlement de l'école des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition à Beyrouth, l'étude du catéchisme est divisée en 4 cours, catéchisme élémentaire, catéchisme moyen, catéchisme de première communion et catéchisme de persévérance. Il est généralement enseigné trois fois la semaine par les maîtresses, et tous les vendredis par un Père Jésuite » ⁷³. Cet enseignement religieux et moral se poursuit au delà du temps de l'école grâce à la création de congrégations comme celle des Dames et Demoiselles du Pensionnat Saint-Joseph de l'Apparition qui rassemble les anciennes élèves. A l'intérieur de l'établissement, la menace d'une expulsion est mise au service d'un strict respect des bonnes mœurs. En Galilée, les Dames de Nazareth interdisent aux petites filles placées sous leur responsabilité de danser aux noces où elles sont invitées, et les contrevenantes sont expulsées de la congrégation qui rassemble les

70. « Rapport du R.P. Michel, directeur des écoles de Beyrouth sur les écoles primaires des RR.PP Jésuites de cette ville », *BOEO*, mai-juin 1903, N° 256, p. 84-89.

71. « Mission des capucins en Syrie et en Cilicie », rapport du RP Jérôme, supérieur des Capucins en Syrie et en Cilicie à Mgr Charmetant, directeur général, *BOEO* N°321, mai-juin 1914, p. 272-273.

72. C. Langlois, *Le catholicisme au féminin, Les congrégations française à supérieure générale au XIX^e siècle*, 1984, Paris, Cerf, 776 pages, p. 639

73. ASJA, *Historique de la maison de Beyrouth*, 1898.

élèves ⁷⁴. Les sœurs entendent aussi les préserver contre les « lectures perverses » que sont les romans. Dans la bibliothèque de leur école de Beyrouth, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition mettent à disposition des élèves des exemplaires de l'*Imitation de Jésus Christ*, des vies de Saints, les *Annales de Saint-Joseph* ou encore le *Messager du Sacré-Cœur* ⁷⁵.

Dans le domaine profane, les religieux latins s'efforcent d'adapter leur enseignement aux attentes de leur public. A Damas au début du siècle, les Filles de la Charité dirigent deux établissements, l'un pour les filles « dont les parents jouissent d'une aisance relative » et s'acquittent des frais de scolarité, dispense une éducation bourgeoise où les arts d'agrément figurent en bonne place. L'enseignement comprend en effet les langues française et arabe, des leçons d'histoire, de géographie, d'arithmétique et de dessin. Le programme est différent pour les enfants plus pauvres ou « dont les familles ne tiennent pas autant à l'instruction », elles ne reçoivent que les premières notions de français et « un peu d'histoire et d'arithmétique ». La géographie est supprimée au profit des « travaux manuels propres à leur condition » ⁷⁶. Dans les écoles des Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition, dont le public se recrute, selon le vice-consul de l'époque, parmi la petite bourgeoisie et la « classe aisée » du peuple ⁷⁷, « le plan général des études est fixé d'après le programme français du degré supérieur, divisé en huit classes graduées depuis la lecture jusqu'à la littérature inclusivement. L'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'histoire naturelle, des notions de physiques de et chimie ; le dessin, le chant, et toutes sortes de travaux manuels font partie du programme. L'étude de la langue arabe est divisée en six classes ; elle comprend la lecture, la calligraphie, la grammaire et la littérature » ⁷⁸.

Chaque été, la cérémonie de la distribution des prix clôt l'année scolaire et rassemble parents, élèves, enseignants et représentants de la France dans les locaux des religieux latins. L'existence d'un cursus calqué sur le modèle français par des maîtres et maîtresses surveillés avec soin, dispensé dans des classes fermées établies dans des bâtiments aménagés à cet effet, le plus souvent en contrepartie d'une participation financière des parents des élèves, caractérisent ces établissements des villes où sont implantés les missionnaires. Rien de tel dans les écoles de village ou de montagne, que l'on désigne volontiers au Liban d'écoles « sous le chêne ».

74. « Les dames de Nazareth en Galilée et en Syrie », *BOEO* N°251, juillet-août 1902, p. 697-698

75. ASJA, *Historique de la maison de Beyrouth*, 1901.

76. « Lettre de Sœur Marie, fille de la Charité, supérieure de la maison de Saint-Joseph à Damas, 9 novembre 1886 », *BOEO*, janvier 1887, p. 15-17.

77. Henri Villeneuve, « Les Écoles françaises et étrangères en Syrie », *art. cit.*, p. 220.

78. ASJA, *Historique de la maison de Beyrouth*, 1898.

Les écoles « sous le chêne »

Ces établissements, qui ne font pas partie d'une résidence, sont dirigés de plus loin par les missionnaires. Ils ont souvent été fondés à la demande des notables locaux. Autour des résidences, le mouvement de fondation gagne de proche en proche lors des visites du père chargé de ce soin. Au début des années 1890, les jésuites ouvrent une école à Daghla dans la région de Homs, et quelques années plus tard les cheikhs de ce village font office d'intermédiaires entre les pères et les notables de villages qui sollicitent à leur tour la fondation d'un établissement⁷⁹. Souvent ces notables participent aux frais occasionnés par l'ouverture de l'école, et fournissent un local où pourra se tenir la classe, voire paient une partie des émoluments du maître. L'œuvre peut aussi être soutenue, par un évêque ou un patriarche, comme à Marmarita où l'école est rouverte en partie grâce à l'aide du patriarche grec-catholique⁸⁰. Les missionnaires se chargent de recruter le maître, de lui assurer un salaire, et de contrôler, par des visites annuelles, son travail.

Ce mode de fonctionnement ne se différencie guère, en apparence, de celui des écoles de résidence. Mais l'éloignement des missionnaires, la difficulté de recruter des maîtres, les conflits entre factions au sein des villages, font parfois chanceler, voire disparaître des établissements bien fragiles. Ainsi sur la vingtaine d'écoles créées par les Jésuites dans la région de Homs et le 'Akkâr entre 1892 et 1898, la moitié au moins ont été suspendues au moins une fois durant ces six années. L'école de Machta, ouverte en 1892, est fermée 18 mois plus tard, et reprend en 1897⁸¹. A Kafr Fû, l'école fonctionne de 1891 jusqu'en 1897, mais en 1899, le P. Barnier espère la reconstruire car elle a été détruite par un glissement de terrain. A cette date, le village de Daghla de même que Naba' Kharkhar ou Kâyma ont perdu leur classe.

Dans ces deux villages, l'école a été supprimée, en raison, selon le P. Barnier « de la défection de ceux qui disaient être ou vouloir être catholiques »⁸². Cet abandon n'est guère étonnant dans la mesure où l'école avait été réclamée quelques années auparavant par un parti

79. « Rapport du R.P. Joseph Barnier, sj, au Directeur de l'œuvre sur les écoles de Homs, et sur les progrès de l'apostolat catholique », *BOEO* N°201, mars 1894, p. 254-261.

80. « Lettre du R.P. Barnier, supérieur de la mission de Homs, au R.P. Charmetant, directeur général de l'œuvre d'Orient, Homs, 27 janvier 1897 », *BOEO* N°220, mai-juin 1897, p. 123-128.

81. « Rapport du R.P. Joseph Barnier, sj, au Directeur de l'œuvre sur les écoles de Homs, et sur les progrès de l'apostolat catholique », *BOEO* N° 201, mars 1894, p. 254-261 ; « Lettre du R.P. Barnier, supérieur de la mission de Homs, au R.P. Charmetant, directeur général de l'œuvre d'Orient, Homs, 27 janvier 1897 », *BOEO* N° 220, mai-juin 1897, p. 123-128.

82. « Syrie, Écoles du district de Homs et de Hamah », *BOEO* N° 211, novembre 1895, p. 171-184.

catholique « en révolte »⁸³ contre l'évêque et le patriarche grecs-orthodoxes. Le mouvement de conversion vers l'Église catholique a sans doute été utilisé comme un moyen d'exercer une pression sur la hiérarchie grecque. Le conflit résolu, cet élan s'est probablement tari de lui-même. La vive concurrence que se livrent les missionnaires catholiques latins et l'Église grecque orthodoxe soutenue par le gouvernement russe explique de façon plus générale la précarité des établissements. A Kayma, les Russes ont fondé une école ; et à Burj-Sâfitâ, le P. Barnier a été contraint à fermer les deux classes les plus prestigieuses (arabe littéraire et français), sous les menaces des « gros bonnets schismatiques » et du gouverneur d'arrondissement⁸⁴. Ces conflits prennent parfois un tour violent, comme à Naba' Kharkhar, où des hommes vident leurs armes sur la fenêtre entrouverte de la maison du maître en 1895⁸⁵. A la suite de cette agression, l'école est supprimée et le maître envoyé dans un autre village.

Cette violence n'est que le point d'orgue d'un quotidien qui s'écoule de façon générale dans des conditions rudimentaires. A Kafr Fû, par exemple, le maître n'a pas de logement propre, et réside chez les habitants du village⁸⁶. Les paysans de Qanâqîya ont bien fourni un local et un logement au maître, mais au printemps, ils utilisent ces maisons pour élever les vers à soie : désormais la classe se tient dehors⁸⁷. Même en hiver, il n'est « pas question [...] de bancs ni de tables, chacun est accroupi par terre sur un bout de natte, de peau ou de sac, dans le coin d'une maison de paysan »⁸⁸.

Des photographies prises par un père jésuite à la fin des années 1890 complètent le tableau que l'on peut faire de ces écoles de village (cf. photographie N° 2). Les enfants, des garçons de taille diverse et sans doute d'âges différents, sont assis devant une maison de la montagne libanaise, dont les minces ouvertures n'éclairent que peu la salle de classe. Celle-ci se tient sans doute dehors. Les enfants sont encadrés par un religieux debout, dont on devine les boutons de soutane, et un jeune homme assis sur une chaise et coiffé d'un tarbouche : le maître peut-être, si le prêtre ne l'est pas lui-même, ou son auxiliaire. Comme le prêtre, il tient un livre à la main. Le prêtre

83. « Rapport du R.P. Barnier, sj, sur les écoles de Homs et environs, Homs, 15 décembre 1892 », *BOEO* N° 196, mai 1893.

84. « Rapport du R.P. Barnier sj, à Mgr Charmetant, Tripoli, 1^{er}-8 avril 1899 », *BOEO* N° 234, sept-octobre 1899, p. 143-148.

85. « Rapport du R.P. Joseph Barnier, sj, au Directeur de l'œuvre sur les écoles de Homs, et sur les progrès de l'apostolat catholique », *BOEO* N° 200, mars 1894, p. 254-261.

86. « Lettre du R.P. Barnier, supérieur de la mission de Homs à M. le directeur de l'œuvre des écoles d'Orient », *BOEO* N° 199, novembre 1893, p. 210-217.

87. « Rapport du R.P. Joseph Barnier, sj, au Directeur de l'œuvre sur les écoles de Homs, et sur les progrès de l'apostolat catholique », *BOEO* N° 201, mars 1894, p. 254-261.

88. « Lettre du R.P. Barnier, supérieur de la mission de Homs, au R.P. Charmetant, directeur général de l'œuvre d'Orient, Homs, 27 janvier 1897 », *BOEO* 220, mai-juin 1897, p. 123-128.

pointe un doigt interrogateur vers l'un des enfants ⁸⁹, comme s'il interrogeait les élèves pour s'assurer du travail accompli par le maître.

Le mode de recrutement des maîtres et maîtresses accentue encore la différence entre les écoles de résidences et celles du monde rural. Pour entretenir ces multiples classes, les missionnaires doivent recourir à un personnel nombreux et dévoué, prêt à endurer la vie fruste des populations dont ils partagent l'existence. Dans les écoles de garçons, le recrutement laisse la part belle à l'improvisation, malgré les efforts des religieux latins pour constituer un vivier de maîtres mieux formés.

Dans la région de Homs, l'enseignant est souvent lié aux familles des notables ou au clergé des villages. Ainsi, le fils d'un des chefs de Machta et neveu du cheikh Elias, personnage le plus important de Daghla ⁹⁰, travaille comme maître dans ce même village. A Reba, l'école est tenue par le cheikh Nadra, son fils et sa fille ⁹¹. Ailleurs, ce sont les curés ou leurs enfants qui font la classe, ou encore d'anciens élèves des pères à Homs. Les Jésuites sont ainsi obligés de se contenter des faibles moyens dont ils disposent : on est loin de l'encadrement par un maître lui-même ancien élève de l'université Saint-Joseph ou du collège 'Ayntûrâ des écoles de Beyrouth ! En 1893, l'école de 'Ayn Halaqayn accueille bien un beyrouthin, « plus capable que l'ancien enfant de ce village », et d'une bonne famille, mais ce n'est que provisoire, car il est « venu se réfugier dans ces montagnes, pour échapper à une vindicte musulmane dont la religion paraît être le motif » ⁹². L'improvisation se lit aussi dans les changements successifs qui affectent le corps professoral. Le maître Dib, le fleuron de l'équipe enseignante du P. Barnier, change cinq fois d'école en six ans : de Machta, il passe à Miniâra, puis à Cheikh-Taba, puis à Cheikh Mohammed, et enfin à nouveau Machta. Dans la mesure où il connaît le français, le P. Barnier l'utilise pour « relever » ses établissements malmenés par la concurrence.

Les jésuites ont tenté à plusieurs reprises de remédier à ces problèmes de recrutement. Au début des années 1860, ils ont créé un institut de frères, les Xavériens, qui recevaient une formation de deux ans sous leur direction, avant d'être envoyés dans leurs écoles. Mais la carrière proposée à ces religieux, dont l'entrée dans la Compagnie n'est pas souhaitée, leur offre en définitive peu de perspectives à l'heure où le développement de Beyrouth ou bien l'émigration semblent offrir une réussite sociale plus prometteuse. Faute de recrues en nombre

89. École de village, photographie du fond Mouterde, 1893, in Michel Fani, *Liban 1880-1914, L'atelier photographique de Ghazir*, Paris-Beyrouth, Éditions de l'escalier, 1995.

90. « Rapport du RP. Barnier, sj, sur les écoles de Homs et environs, Homs, 15 décembre 1892 », *BOEO* N° 196, mai 1893, p. 83-98.

91. *Ibid.*

92. *Ibid.*



Photographie N° 2.

suffisant, l'Institut s'éteint peu à peu au milieu des années 1870⁹³. Quelques années plus tard, le P. Barnier ouvre à Dayr al-Sayda ce qui doit devenir une école normale, où l'on enseigne l'arabe, la lecture, des éléments de grammaire et de syntaxe, la géographie, l'arithmétique, l'histoire sainte et l'histoire ecclésiastique⁹⁴, mais il éprouve bien des difficultés à la faire vivre et elle n'a pas survécu à son départ de Homs.

Les consignes données aux futurs frères donnent cependant une idée des ambitions des jésuites et du déroulement des leçons. Le maître doit d'abord chercher à obtenir que les élèves viennent régulièrement à l'école et qu'ils restent assis à leur place durant tout le temps de la classe, sans élever la voix, ni manger⁹⁵. Durant la classe, le maître fait répéter la leçon à l'ensemble de ses élèves puis en convoque au plus deux près de lui pour leur faire réciter ce qu'ils ont appris⁹⁶. Tous enseignent avant tout le catéchisme, l'arabe et le syriaque. Le français ne vient, comme le turc, qu'en second lieu.

93. Frances A. Yates, *L'art de la mémoire* (1966), trad. Daniel Arasse, Gallimard, Paris, 1975, p. 50-51 ; Mary Carruthers, *Machina memorialis* (1998), trad. Fabienne Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, 2002, p. 70.

94. « Syrie, Écoles du district de Homs et de Hamah », *BOEO* 211, novembre 1895, p. 171-184.

95. ALSI, *rahbanat al-āhūat al-ksāfārūn al-mū'asasat min al-ābā' al-yasū'ī* (la congrégation des Xavériens, fondée par les PP de la Compagnie de Jésus), cité dans S. Kuri, *Une histoire du Liban...* op. cit., p. 334.

96. *Ibid.*

Les Jésuites ont davantage de succès avec les instituts féminins qu'ils créent dans le même but. La congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie dont les bases sont jetées au milieu des années 1850, fournit ainsi des institutrices aux écoles de filles qui dépendent de la Compagnie ⁹⁷. Les Filles de la Charité ont eu semble-t-il davantage de succès, et quand elles ne tiennent pas elles-mêmes l'école la confient à des maîtresses formées durant quelques années dans leur école normale. Elles étaient ensuite envoyées dans les villages où elles devaient enseigner pendant dix ans contre une petite rétribution.

Leur formation reste cependant longtemps rudimentaire. Au début des années 1860, les futures institutrices des jésuites apprennent à lire, mais pas nécessairement à écrire. Ainsi Rafqa Rayis, devenue ensuite Sainte Rafqa, qui a fait son noviciat au début des années 1860, y avait appris à lire, mais pas forcément à écrire : elle n'a laissé aucun écrit et son hagiographie repose sur des témoignages oraux imprégnés d'arabe dialectal ⁹⁸. Avant 1890 en effet, les Sœurs des Saints-Cœurs n'apprennent pas le français mais seulement l'arabe. Leur formation se structure à la fin du siècle. Après leurs premiers vœux, les novices étudient l'arabe et le français pendant leur deux ans de jувénat. A partir de 1906, s'y ajoutent systématiquement l'histoire de l'Église, l'arithmétique, la géographie et les travaux d'aiguille ⁹⁹. Dans l'école normale ouverte à Beyrouth par les Filles de la Charité au milieu du XIX^e siècle, l'enseignement ne dépassait pas la première année du cours élémentaire après la Première Guerre mondiale ¹⁰⁰.

La diffusion du français s'effectue de façon progressive et selon des modalités différentes suivant les établissements. Avant la fin du XIX^e siècle, l'enseignement du français n'est pas dispensé dans l'ensemble des écoles missionnaires. Dans son rapport de 1897, le vice-consul de France à Beyrouth, Jullemeier, note que 13000 élèves des petites écoles des Jésuites et des Lazaristes n'apprennent pas cette langue ¹⁰¹. Il faudrait y ajouter environ 2000 enfants scolarisés dans des écoles dirigées par les capucins et qui ne proposent pas des cours de français. Au total, près de la moitié des élèves des écoles missionnaires ne suivent pas, au tournant du siècle, de cours de français.

Pour les « petites écoles », le mode de recrutement des maîtres et leur formation différencient les réseaux missionnaires entre eux, et expliquent pour une large part la chronologie de l'extension du français. Les

97. Henri Jalabert s j, *Histoire d'un siècle. La congrégation des Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et de Marie au Liban et en Syrie, 1853-1953*, Beyrouth, 1956.

98. C. Verdeil, « Le corps souffrant de Rifqâ, sainte maronite du XIX^e siècle », communication au colloque *Le corps et le sacré dans l'Orient musulman*, organisé par C. Mayeur-Jaouen et B. Heyberger, Institut Universitaire de France, 12-13 juin 2003 in *Revue des Mondes musulmans et de la Méditerranée* à paraître.

99. H. Jalabert s j, *Histoire d'un siècle. ...*, op. cit., p. 98-99.

100. P. Corcket, *Les lazaristes et les filles de la charité au Proche-Orient ...*, op. cit. p. 252.

101. H. Villeneuve « Les Écoles françaises et étrangères en Syrie », art. cit., p. 218 et 223.

écoles des Filles de la Charité, tenues par des jeunes filles formées dans l'école normale créée par sœur Gélas, ont sans doute été parmi les premières à proposer cet enseignement dès les années 1860. En revanche, les Sœurs des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie qui exercent dans les écoles de filles dirigées par les jésuites ne reçoivent une formation en français que depuis la fin des années 1880.

En cette fin de siècle, le français se diffuse aussi dans les petites écoles de garçons. Jusqu'à là, faute de maître compétents, les missionnaires ne pouvaient ouvrir partout des écoles de français et se contentaient, dans les villages, de diriger des classes d'arabe ou de syriaque. En 1893, le P. Barnier ne dispose que de deux maîtres susceptibles d'enseigner le français dans les écoles du 'Akkâr et de la région de Homs ¹⁰². En 1897, ce nombre a doublé et quatre villages possèdent une classe de français, Deir al Saïdet, et Tell Abbas dans le 'Akkâr, Borj-Safita et Marmarita dans le Jabal Ansariyeh ¹⁰³.

Avec leurs maîtres souvent des curés, armés d'un *falaq*, et enseignant dehors à des enfants assis par terre, les écoles missionnaires de montagne ne se différencient guère des classes tenues par les religieux orientaux. Elle sont mêmes parfois plus rudimentaires. Quelles transformations sont introduites par les religieux latins ? La surveillance des maîtres, l'organisation des écoles en réseau, le recours vraisemblable, pour stimuler les élèves, aux images pieuses. Ici et là, un maître mieux formé, un autre qui sait le français, un troisième mieux rétribué grâce à la médiation des missionnaires : le changement gagne par petites touches.



A partir de 1860, l'élan missionnaire vers l'Orient entraîne la fondation d'une multitude d'écoles en Syrie. Ces établissements, qui scolarisent entre trente cinq et quarante mille élèves au tournant du siècle, ne forment pas un réseau homogène. Elles diffèrent selon les lieux, le public qui les fréquente, et l'attention que leur portent les religieux latins. Les écoles de résidence, destinées à attirer les élèves et leurs familles dans le giron des missionnaires, font l'objet de tous les soins. Moins prestigieuses, les classes des villages ou de montagne sont établies de façon plus sommaire, et leur existence se révèle plus chaotique.

Partout en revanche, les missionnaires dispensent d'abord un enseignement religieux, et plus généralement moral, qui doit, selon leur projet, jeter les bases d'une société catholique. Leur projet religieux,

102. « Rapport du RP. Barnier, sj, sur les écoles de Homs et environs, Homs, 15 décembre 1892 », BOEO, mai 1893, N° 196, p. 83-98.

103. « Lettre du R.P. Barnier, supérieur de la mission de Homs, au R.P. Charmetant, directeur général de l'œuvre d'Orient, Homs, 27 janvier 1897 », BOEO N° 220, mai-juin 1897, p. 123-128.

voire politique, n'est pas sans similitude avec celui des autorités ottomanes dont les écoles font aussi une large part à l'islam et exaltent l'autorité du sultan ¹⁰⁴. Dans les écoles européennes catholiques, comme dans le système ottoman, la sécularisation, pourtant souvent considérée comme le corollaire d'un enseignement moderne, n'est pas à l'ordre du jour.

L'étiquette « européen » attribuée aux écoles tenues par les missionnaires latins induit d'autres méprises : en montagne, les écoles sont en grande partie financées par les villageois, souvent tenues par les curés et se contentent d'enseigner le catéchisme et des rudiments d'arabe. N'en déplaise aux rapports consulaires, elles n'ont de français que le missionnaire qui les visite une fois par an. Ce n'est en effet qu'au début du xx^e siècle, voire sous le Mandat, que l'enseignement du français se généralise.

Malgré leur nombre, ces écoles ne constituent pas un réseau hiérarchisé dont les élèves graviraient chaque année un nouvel échelon. L'hétérogénéité du réseau des missionnaires, le caractère éphémère de bien de leurs établissements, mais aussi la multiplication des écoles en Syrie durant la période, conduit bon nombre d'élèves à passer d'un système à l'autre, de l'école du curé, à une classe tenue par les protestants où ils acquièrent des rudiments d'anglais pour partir ensuite quelques années en ville ou émigrer. Leur formation, fruit d'arrangements sans cesse recommencés, puise à différentes sources : Ainsi Boutros Élias Labaki, né en 1854 dans la montagne libanaise commence sa scolarité dans l'école jésuite de Ba'abdate. Entre 1869 et 1871, il apprend la médecine de celui qui l'exerce dans son village, avant de suivre pendant deux ans les cours d'une école tenue par les moines maronites, puis en 1873 l'école préparatoire de l'École de médecine du Syrian Protestant College où il est admis en 1874 ¹⁰⁵. Cet exemple ne paraît pas isolé : si les missionnaires latins aiment à présenter leurs écoles comme un moule où se formerait de bons catholiques, nombreux sont leurs disciples qui empruntent des chemins de traverse et déjouent leur projet d'une société strictement cloisonnée selon des lignes confessionnelles ¹⁰⁶.

Résumé : *A partir des années 1860, les écoles fleurissent en Syrie. Parmi elles, les écoles des missionnaires latins sont souvent considérées comme des établissements modernes où l'on enseigne le français. Ce réseau est pourtant loin d'être homogène : s'y côtoient des écoles de résidences, organisées le plus souvent selon le modèle français, où*

104. B. Fortna, *Imperial Classroom...op. cit.* p. 8-10.

105. B. Labaki, *Introduction à l'histoire économique du Liban*, Beyrouth, Librairie orientale, 1986, p. 389-390.

106. Le grand père de Amin Maalouf a été formé d'abord dans l'école de son village tenu par un des fils du curé converti au protestantisme. Il poursuit sa formation chez les protestants américains à Abey, puis s'embarque pour les États-Unis. À son retour, il est à son tour enseignant dans une école... grecque-catholique à Zahlé. A. Maalouf, *Origines*, p. 50-83.

l'on enseigne les langues étrangères, et des écoles « de montagne » ou de villages plus éphémères dont la classe, parfois tenue par le curé, ne se fait qu'en arabe. Au début du XX^e siècle cependant, l'enseignement du français se banalise. Partout, l'instruction religieuse et morale reste la préoccupation première de missionnaires dévoués à la création d'une société catholique.

Abstract : *From the 1860's, the number of the schools flourished in Syria and among these, the schools of the latin missionary. Rather than modern schools teaching the french language as they are usually seen, these schools are quiet different according to there localisation. In the town or the burg where the missionaries were living, they followed a French model, but in the mountain or the village, they remained more often short-lived, under the hands of the priests, who taught only Arabic language. In the first years of the 20th century, the teaching French language becomes more widespread. But, the moral and religious education remained the first aim of missionaries who wanted to build in Orient a catholic society.*